

Au travers des actes du procès et de la lecture des principaux chefs d'accusation, nombreux sont les Chinois qui revivent les vingt dernières années de leur vie. Les souvenirs sont amers. En Chine, la "révolution culturelle" ne fut pas exactement cette "fête" prolétarienne à laquelle participèrent certains groupes en Occident. Pour les masses, pour les cadres du Parti, pour les intellectuels, cette époque fut celle de la violence, de la disette, de la délation. Un de mes amis Chinois se rappelle le temps où jouer du violon à Shanghai constituait un acte bourgeois, contre-révolutionnaire, susceptible d'être sévèrement puni. Un autre se souvient que son frère fut opéré sept fois consécutives pour une appendicite à l'origine bénigne. C'était l'époque où le "rouge", c'est-à-dire la foi révolutionnaire, était plus important que "l'expertise", c'est-à-dire la science porteuse des germes du conservatisme le plus méprisable.

Si les masses furent affectées par le conditionnement collectif quotidien, elles le furent plus encore par les échecs d'une économie qui dérapait vers le chaos. Trop travailler ou trop planifier étaient devenus des comportements suspects.

Le Parti communiste chinois et les vieux cadres révolutionnaires furent aussi les victimes de ce grand "dérangement". Parmi eux figuraient Liu Shaoqi, ancien Président de la république, et Deng Xiaoping, secrétaire du Parti. Ce dernier, après avoir été réhabilité trois fois

dans sa longue carrière, vient de redonner au premier, à titre posthume, tous les honneurs et les respects que méritait la principale victime de la "bande des quatre".

Deng Xiaoping, actuel vice-président du Parti, comme tous les Chinois d'ailleurs, est conscient que derrière les méfaits attribués à la bande des quatre se profilait à l'époque l'ombre du Président Mao Zedong, même si ce dernier faillit figurer aussi parmi les victimes de son épouse. Le procès va permettre de montrer cela; plus encore, le témoignage de sa veuve va le souligner. Tout ceci paraît soigneusement orchestré; il s'agit de faire la part des erreurs dans l'oeuvre et l'action de Mao Zedong sans toutefois être amené à "démaoïser" de la même façon que l'on a "déstalinisé".

Il importe surtout que soient, par le procès, réunies toutes les conditions qui permettront à Deng Xiaoping de préparer l'avenir de la société chinoise en écartant définitivement du pouvoir tous ceux dont les noms et les ombres seront apparus quelques fois au cours de ce procès-spectacle. Déjà le Président du Parti — Hua GuoFeng — qui ne fut pas étranger à la troisième destitution de Deng Xiaoping, a dû céder ses fonctions de Premier ministre. Avant même la fin du procès, il vient de céder la présidence au secrétaire actuel du Parti, Hu Yaobang, protégé de Deng.

Gérard Hervouet
Université Laval

le 13 décembre 1980

IL FAUT CHOISIR

Est-ce qu'on peut être religieux ou religieuse "pour tout le monde", de la même façon, par exemple, que le curé ou le vicaire se veulent nécessairement au service de tous les membres de la communauté chrétienne confiée à leur ministère? Ou bien, compte tenu du pari prophétique des conseils évangéliques et de l'intuition généreuse qui a inspiré la fondation de chaque institut, est-ce que l'engagement dans la vie religieuse n'implique pas, de soi, une option plus radicale: des déplacements et des dérangements dans le style de vie et le choix du travail, des ruptures avec les milieux aisés qui ne demandent qu'à bénéficier des services privés que leur offrent les communautés, et un effort de conversion pour en arriver à se solidariser effectivement avec les pauvres?

Pour le Père Julien Harvey, qui rentre de Santiago du Chili où il a participé au quatrième congrès interaméricain des religieux et religieuses (cf. RELATIONS 40/464 p.312), la réponse à ces deux questions ne fait plus de doute: "ça n'a pas plus de sens pour des religieux de travailler avec les riches que pour la Saint-Vincent-de-Paul d'offrir des services aux classes moyennes... ou pour la Croix Rouge d'essayer de secourir des gens en bonne santé. Que voulez-vous, nous ne sommes pas faits pour ça!"

Dans le même sens, les représentants de la Conférence des supérieurs majeurs des États-Unis ont pu témoigner de ce qu'en dépit de quelques incertitudes et de certaines imprécisions, les religieux américains se surprennent à utiliser de plus en plus souvent et avec une conviction de plus en plus vive des mots comme "pèlerinage, solidarité, prophétie, liberté, communion, contemplation". Autant de pistes de vie, et qui suggèrent bien le changement de cap, le virage qui est en

train de s'opérer chez eux. Si on en doute, qu'on essaie seulement d'imaginer quels termes auraient été retenus, il y a une quinzaine d'années, pour décrire les valeurs de la vie religieuse: à coup sûr, ils auraient reflété des attitudes et des comportements favorisant le bon fonctionnement des oeuvres de la congrégation...

Pour nous, qui sommes aussi Nord-Américains avec tout ce que cela entraîne de sécurité et de confort, que peut signifier ce que les religieuses et religieux de l'autre Amérique appellent la "solidaridad con los pobres"? Dans notre société d'abondance, est-il seulement possible de voir le monde "desde los pobres" (à partir du lieu de vie et du point de vue des pauvres)? Est-ce même nécessaire ou opportun, si l'on songe que la majorité des gens de chez nous ne vivent pas dans la misère mais réussissent à se maintenir dans une "classe moyenne assez élastique pour englober 70% de la population?"

Lors du précédent congrès américain, qui s'était déroulé à Montréal il y a trois ans, les délégués latino-américains n'avaient pas trop hésité à recommander aux représentants de la CRC (Conférence religieuse canadienne) "l'évangélisation des classes moyennes", quitte à insister pour qu'au moins 25% du personnel religieux soit effectivement engagé auprès des plus pauvres.

Cette année, toutefois, les délégués canadiens pouvaient faire le point avec plus d'assurance: trop peu, beaucoup trop peu de religieux et religieuses ont choisi de "changer de place" pour aller vivre et travailler en milieu populaire. Et cette timidité ne compromet pas seulement le sens et la qualité de notre vie religieuse (pensons au petit nombre de candidats), elle réduit la portée du travail accompli dans les milieux aisés. Car

évangéliser les riches, n'est-ce pas leur rappeler, comme le faisait Jésus, que dans le Royaume et aux yeux du Père, ils ne sont pas les premiers?

Entend-on répéter que les riches ont aussi leur pauvreté, leur stress, leurs dépressions, le handicap sérieux de ne pas apercevoir leur propre égoïsme et le monde clos où les enferment leurs privilèges? À cela, rappelle le Père Harvey, il faut répondre qu'il est absurde d'appeler un riche un pauvre et que, puisque les religieux et religieuses n'ont pas à tout faire, il leur faut op-

ter clairement et laisser à d'autres les ministères auprès des plus fortunés: de toute façon, ceux-ci trouveront toujours quelqu'un pour s'occuper d'eux.

Après tout, comme le soulignait un délégué latino-américain, "le salut chrétien ne s'est pas fait au centre mais dans la marge". Les religieux doivent choisir: ils ne peuvent être dans tout et partout, mais là seulement où les appelle le Christ des Évangiles.

Denis Lalonde

UNE THÉORIE DE LA PAUVRETÉ DE MASSE

L'écart entre les pays riches et les pays pauvres ne cesse de s'accroître. Comment expliquer que l'aide fournie n'a pas réussi, dans la plupart des cas, à transformer la situation? Galbraith¹ commence par faire une critique de l'aide apportée. Celle-ci est partie, non pas de l'analyse de la pauvreté des masses rurales, mais de l'inventaire des moyens disponibles. On avait des capitaux et des techniciens, donc ces pays étaient pauvres parce qu'ils manquaient de capitaux et de techniques! L'A. fait ensuite le tour de toutes les explications habituelles sur la pauvreté de masse. Aucune explication ne révèle la dimension "provinciale" de toute théorie.

Pour Galbraith, ces limites viennent du fait qu'on a négligé une réalité importante, à savoir la façon qu'avaient les pauvres de se comprendre dans leur situation. Il appelle cette façon l'accommodation. Les pauvres s'accommodent de leur pauvreté chronique et cette réponse finit par devenir la seule réponse rationnelle après des tentatives répétées d'une génération à l'autre pour changer la situation. Aussi longtemps que cette attitude est conservée, toute l'aide technique ou financière ne fera que changer momentanément l'équilibre de la pauvreté. Mais après, tout redeviendra comme avant.

Comment briser cette accommodation? Galbraith voit deux solutions. Aider les groupes qui, dans une population, ont commencé à lutter contre l'accommodation générale. Ces gens seront les minorités actives qui

1. J.K. Galbraith, *La théorie de la pauvreté de masse*, Gallimard, 1980, 164 p.

pourront entraîner les autres. La seconde solution, c'est l'émigration. C'est ainsi que les Irlandais, les Italiens qui ont émigré aux États-Unis ont aidé à régler, non seulement leur problème mais celui des gens qui sont demeurés dans leur pays. Ils ont, de plus, emporté dans leurs bagages la volonté de combattre la pauvreté déjà connue ce qui en a fait des citoyens vigoureux et pleins d'initiatives. Mais accepter une politique mondiale de l'émigration demeure beaucoup plus difficile que de voter un certain montant pour l'aide internationale. Les gouvernements — et leur population — se protègent, ce qui ne peut que retarder la recherche des véritables solutions.

Petit livre stimulant, *la théorie de la pauvreté de masse* vaut d'abord pour les masses rurales qui constituent, actuellement, la majorité de la population mondiale. Je pense, cependant, qu'il pose de bonnes questions aux sociétés industrialisées comme la nôtre. L'accommodation, ici, n'est sans doute pas seulement à la pauvreté — "On est né pour un p'tit pain!" —, elle est aussi bien à un modèle de citoyen qui se voit défini d'abord comme un consommateur à qui on peut faire avaler n'importe quelle innovation, pourvu qu'elle ne change pas la situation de ceux qui en profitent! Mais pour lutter contre l'accommodation, il est nécessaire d'avoir une autre image de soi-même et de son milieu que celle qui nourrit l'accommodation. On devine que c'est à ce point précis qu'une pensée religieuse libérante peut avoir quelque chose à dire et à faire.

Guy Paiement
Centre Saint-Pierre

LES COOPÉRATIVES COMME FORCE POLITIQUE

Le 8 novembre 1980, se tenait, au Cegep de Sherbrooke, un colloque sur l'intercoopération. L'ACEF (Association coopérative d'économie familiale) locale avait la responsabilité de ce qui devait être la rencontre de 140 unités coopératives de l'Estrie.

L'intercoopération n'est pas un échange de recettes entre plusieurs unités oeuvrant dans le même secteur; dans ce sens, il est d'ores et déjà reconnu qu'entre les coopératives (funéraires, d'habitation, d'alimentation, etc.), il existe une forte concurrence à saveur bien «humaine». L'intercoopération est plutôt l'expression de la force contenue dans la formule coopérative et l'échange bien concret du soutien qu'on y trouve. Aussi, l'enjeu de cette rencontre ne se situe-t-il pas tant au niveau du mode coopérateur (comme moyen d'emprise

sur le marché que se donnent des individus) que de la remise en question du marché lui-même.

L'intercoopération et la mise sur pied d'un réseau autogestionnaire des groupes de production autogérés, à la différence du mouvement de repli sur soi et de l'utopie communale des clubs de consommation, est un mouvement de prise en charge d'une sphère de la société, la gestion, sur la base de ses unités organisationnelles. Devant le phénomène de la consommation, intouchable et envahissant, la coopérative ne peut plus être l'instrument que se donnent les «misérables» de Victor Hugo pour assurer leur survie. Car l'intercoopération ne vient pas colmater les crises cycliques du capitalisme, mais y apporter une réponse d'ordre poli-